

Il est certain, âmes saintes, qu'un cœur contrit et humilié, dans le souvenir de ses fautes, est un grand sacrifice à Dieu, et une oblation de bonne odeur, plus douce que tous les parfums. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances : car nous voyons par expérience qu'une âme dure et impénitente qui durant ses prospérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à se réveiller, à les confesser au milieu des afflictions; et la raison en est évidente : c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine, qui nous fait connaître manifestement, dans une lumière intérieure qui nous éclaire, que sous un Dieu si bon que le nôtre l'innocence n'a rien à craindre; et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne ferait jamais de mal à personne, s'il n'y était forcé par les crimes : de sorte que le pécheur obstiné, lequel ébloui des faveurs du monde, ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus, s'imagine aussi que Dieu les oublie : *Oblitus est Deus*¹; en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine; et, touché de la crainte de ses jugements, il confesse avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti : il entend son compagnon qui blasphème, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne l'ait pas encore abaissé sous la justice divine. « Quoi ! dit-il, étant condamné, la rigueur du tourment ne t'a pas encore appris à craindre Dieu ! » *Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es!*² Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugements : c'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes. « Pour nous, continue ce saint patient, si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité : » *Et nos quidem digna factis recipimus*³. Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui le frappe, comme il reconnaît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde : car notre Dieu, chrétiens, qui ne se réjouit pas de la perte des vivants, mais qui repasse sans cesse en son cœur les moyens de les convertir et de les réduire, ne nous frappe durant cette vie, qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante par l'humiliation de la pénitence; et il est bien aise de voir que le respect que nous lui rendons, sous les premiers coups, l'empêche d'étendre son bras à la dernière

¹ Ps. IX, 34.

² Luc. XXIII, 40.

³ Ibid. 41.

vengeance. Eveillons-nous donc, mes chers frères, dès les premières atteintes de la justice divine : prosternons-nous devant Dieu, et erions de tout notre cœur : « Si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité : » *Et nos quidem digna factis recipimus*. O Dieu, nous le méritons, et vous nous frappez justement : *Justus es, Domine*¹. Mais passons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; imitons notre heureux voleur, qui s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : « Et celui-ci, dit-il, qu'a-t-il fait ? » *Hic verò nihil mali gessit*². Cette pensée adoucit ses maux : car pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre ? C'est, mes frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs; j'entends Jésus-Christ et nous-mêmes; notre crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment de miséricorde, au lieu que nous y sommes obligés par une loi indispensable de la justice. Pécheurs, souffrons pour l'amour du juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence à tant de rigueurs : souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage, et qui nous épargne. O le sacrifice agréable ! ô l'hostie de bonne senteur ! ces sentiments forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes : *Hodie mecum eris in paradiso*.

Mais, mes frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connaître nos crimes; elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur. Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans la fournaise, c'est une vérité connue, et très-souvent répétée dans les saintes Lettres; mais afin d'en entendre toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve et le fait connaître; s'il est véritable, il le purifie et le raffine; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusques à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée : car comme on ne connaît point un soldat, jusques à ce qu'il ait été dans le combat, ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre ni pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu elle ne se connaît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer,

¹ Ps. CXVIII, 137.

² Luc XXIII, 41.

jusques à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve, dit-il¹, produit l'espérance; » et voici la raison solide de cette sentence apostolique. C'est que la vertu véritable attend tout de Dieu; mais elle ne peut rien attendre de Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui : or elle ne peut jamais reconnaître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve que Dieu nous propose; cette épreuve ce sont les souffrances : par conséquent, chrétiens, jusques à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse; et son fondement le plus ferme, aussi bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver ? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate, qui n'a jamais goûté les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans le repos ! je t'entends discourir de la vie future ; tu prétends à la couronne d'immortalité, mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'apôtre : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espérance. » Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : quoi, tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée ! tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement ! va, tu n'as jamais mérité le nom d'une piété chrétienne ; tu n'en étais qu'un vain simulacre ; tu n'étais qu'un faux or, qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset : tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence ; mais tu n'es pas digne de Dieu, ni de la pureté du siècle futur.

La véritable vertu chrétienne non-seulement se conserve, mais encore se raffine et se purifie dans le feu des afflictions; et si nous nous savons connaître nous-mêmes, nous comprendrons aisément combien elle a besoin d'y être éprouvée. Nous nous plaignons ordinairement pourquoi on nous ôte cet ami intime; pourquoi ce fils, pourquoi cet époux, qui faisait toute la douceur de notre vie : quel mal faisons-nous en les aimant, puisque cette amitié est si légitime ? Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien; parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts

¹ Rom. v, 4.

temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde : et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection de notre vertu, par un indigne mélange. Si tu savais, ô cœur humain, combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages; que tu louerais la main charitable qui vient rompre violemment tes liens, en te troublant dans l'usage des biens de la terre ! Il se fait en nous, en les possédant certains nœuds secrets, certains lacets invisibles, qui engagent même un cœur vertueux insensiblement dans quelque amour déréglé des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi toute sa beauté par le mélange de cet alliage : il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation; et cela de quelle manière ? « C'est qu'il faut, dit saint Augustin, que cet homme apprenne en perdant ces biens, combien il pêchait en les aimant. » Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenaient au fond de son âme, et combien il s'écartait de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt*¹. D'ailleurs il connaîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se voulait laisser convaincre par aucun discours. Dans ce débris des biens périssables, il s'attachera plus fortement aux biens éternels, qu'il commençait peut-être à trop oublier : ainsi ce petit mal guérira les grands, et ce feu des afflictions rendra sa vertu plus pure en la séparant du mélange.

Que si la vertu chrétienne se dégage et se purifie parmi les souffrances; par conséquent, âmes saintes, Dieu qui aime sur toutes choses la simplicité, et la réunion parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura rien de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. Mais afin de le connaître par expérience, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; voyez comme il traite cet heureux voleur, dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez, avant toutes choses, à quel degré de perfection sa vertu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de ce moment de souffrances : quoiqu'il n'ait commencé sa conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de patience et de vertu consom-

¹ S. Aug. de Civit. Dei, lib. I, cap. X, t. VII, col. II.

mée. Vous lui avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite; écoutez la suite de son histoire: ce n'est plus un pénitent qui vous va parler; c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ, contre lequel il voit tout le monde élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, chrétiens, et il lui adresse ses vœux: « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume: » *Domine memento mei cum veneris in regnum tuum*¹. Je triomphe de joie, mes frères; mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie: un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume: ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui présente qu'un trône: quelle foi, et quelle espérance! Lorsque nous mourons, chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant; et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance: mais encore en quel temps, messieurs, et dans quelle rencontre de choses? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix: « Sa foi a commencé de fleurir, quand la foi même des apôtres a été flétrie: » *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit*². Les disciples ont délaissé celui qu'ils savaient être l'auteur de la vie, et celui-ci reconnaît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice: « Digne certainement, dit saint Augustin, de tenir un grand rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul auprès de Jésus à faire l'office de ceux qui devaient être les chefs de cette armée triomphante. » Vous vous étonnez, chrétiens, de le voir tout d'un coup élevé si haut; mais c'est que, dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles se savent servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente; et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation: *Amen, dico tibi, hodie mecum eris in paradiso*³: « Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. » Aujourd'hui quelle promptitude! avec moi; quelle compagnie! dans le paradis;

¹ Luc. xxiii, 42.

² S. Aug. de Anima et ejus orig. lib. I, n° 11, tom. X, col. 342.

³ Luc. xxiii, 43.

quel repos! Que je finirais volontiers sur cette aimable promesse, et sur cet exemple admirable d'humilité et de patience en ce saint voleur, de bonté et de miséricorde dans le Fils de Dieu! Mais il y a des âmes de fer, que les douceurs de la piété n'attendrissent pas; et il faut, pour les émouvoir, leur proposer le terrible exemple de la vengeance exercée sur celui qui souffre la croix avec un cœur endurci et impénitent: c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Il est assuré, chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire, que la prospérité des impies, et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusques à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance, par laquelle Dieu les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse « amasser un trésor de haine, comme parle le saint apôtre¹, en ce jour d'indignation et de fureur implacable. » Mais si nous voyons, dans les saintes Lettres, que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une félicité apparente; cette même Écriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événements sanglants et tragiques. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab; et, sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que la croix, qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance; tant il est vrai, dit saint Augustin², « qu'il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais dans quel esprit on le souffre; » et que les afflictions que Dieu nous envoie, peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitents qui souffrent sans se convertir, commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir quelque affreuse représentation de ces gouffres où gémissent les esprits dévoyés, n'allez pas rechercher, n'allez pas rappeler les images ni des fournaies ardentes, ni de ces monts ensouffrés qui nourrissent dans leurs entrailles des feux immortels, qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment pour cette raison, « les cheminées de l'enfer: » *Ignis inferni fumariola*³. Voulez-

¹ Rom. II, 5.

² De Civit. Dei, lib. I, cap. VIII, t. VII, col. 8.

³ Tertull. 1, Pœnit. n° 12.

vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'enfer, et un tableau animé d'une âme condamnée voyez un homme qui souffre, et qui ne songe point à se convertir.

En effet, le caractère propre de l'enfer, ce n'est pas seulement la peine, mais la peine sans la pénitence: car je remarque deux sortes de feux dans les Écritures divines. « Il y a un feu qui purge, et un feu qui consume et qui dévore: » *Uniuscujusque opus probabit ignis*¹. *Cum igne devorante*². Ce dernier est applé dans l'Évangile, « Un feu qui ne s'éteint pas; » *Ignis non extinguitur*³; pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du purgatoire purifient les âmes; parce qu'ou la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives ou purifiantes: et au contraire que le feu d'enfer ne fait que dévorer les âmes; parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur, que des hommes frappés de la main de Dieu, et impénitents tout ensemble: non, il n'y a rien de plus horrible puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parlait comme d'un prodige, que Dieu avait dissipés, et qui n'étaient pas touchés de componction: *Dissipati sunt, nec compuncti*⁴: serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge; frappés et non corrigés; abattus et non humiliés; châtiés et non convertis. Tel était le déloyal Pharaon, qui s'endureissait tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit dans l'Apocalypse⁵, que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordaient leurs langues, et blasphémaient le Dieu du ciel, et ne faisaient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas comme des damnés, qui commencent leur enfer à la vue du monde, pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci? On leur arrache les biens de cette

¹ I. Cor. III, 13.

² Is. xxxiii, 14.

³ Marc. IX, 47.

⁴ Ps. xxxiv, 19.

⁵ Apoc. xvi, 9.

vie: ils se privent de ceux de la vie future, du siècle à venir: si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et par leurs blasphèmes; « et il semble, dit Salvien, que leurs crimes se multipliant avec leurs supplices, la peine même de leurs péchés soit la mère de nouveaux désordres: » *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum*¹.

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup; et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie aient raison d'espérer du repos en l'autre; par la dureté de nos cœurs, cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du crucifié: la croix dans les uns est une grâce; la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation: la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusques à l'enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances: [craignez] qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

Et vous, ô enfants de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie; et ne vous persuadez pas que vous soyez confondus avec les méchants, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgrâces, battus enfin des mêmes tempêtes. « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui², » et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or, et fumer la paille: « Le même mouvement, dit saint Augustin³, fait exhaler la puanteur de la boue, et la bonne odeur des parfums; » et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent, consomment les méchants, purifient les justes; et quoique l'on vous reproche, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage, la force de vous discerner.

Prenez la médecine; la main de Dieu est invinciblement étendue [pour vous la présenter: recevez-la avec joie.] « Mes frères, dit l'apôtre saint Jacques⁴, considérez comme le sujet d'une ex-

¹ De gubernat. Dei, lib. VI, n° 13, p. 140.

² II. Timoth. II, 19.

³ De Civit. Dei, lib. I, cap. VIII, t. VII, col. 8.

⁴ Jac. I, 2, 3, 4, 12.

« trême joie les diverses afflictions qui vous arrivent; sachant que l'épreuve de votre foi prouve la patience: or, la patience doit être prouvée dans ses œuvres et dans ses effets, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toute manière, et qu'il ne vous manque rien... Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » Si la tentation vous presse, « persévérez jusques à la fin: » *Persevera usque in finem*; parce que la tentation ne persévérera pas toujours: « *Quia tentatio non perseverat usque in finem* ». Mais cet homme m'opprime par ses violences: *Et adhuc pusillum, et non erit peccator*²: « Encore un peu de temps, et le pécheur ne sera plus. Le médecin flatte son malade, mais ce délai est importun: l'infirmité fait paraître long ce qui est court: » *Infirmitas facit diu videri quod cito est*³. Quand un malade demande à boire, chacun se presse pour le servir; lui seul s'imagine que le temps est long. *Hodie*, « aujourd'hui, » dit le Fils de Dieu: ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie passera bien vite; elle s'écoulera comme un jour d'hiver où le matin et le soir se touchent de près: ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que l'ennui et l'infirmité fait paraître long; quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court. O quand vous serez dans la vie future!

Mais je gémissais dans la vie présente, et je suis accablé de maux. Eh bien! abandonnez-vous à l'impatience: en serez-vous bien plus soulagé, quand vous aurez ajouté le mal du chagrin, et peut-être celui du murmure, aux autres qui vous tourmentent? Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot: « Vous perdez l'utilité de vos souffrances: » *Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis*⁴: « Vous perdez l'utilité de votre misère, vous êtes devenus misérables, et vous êtes demeurés méchants.

¹ *S. Aug. in Joan. Tract. XLV, n° 13, tom. III, part. II, col. 600.*

² *Ps. XXXVI, 10.*

³ *In Ps. XXXVI, serm. I, n° 10, t. IV, col. 262.*

⁴ *De Civit. Dei, lib. I, cap. XXXIII, t. VII, col. 30.*

TROISIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LES DEVOIRS DES ROIS.

Quelle est la source de la puissance temporelle. Sentiments d'un roi sage qui voit les peuples soumis à son empire. Combien les souverains doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu profondément gravée. Services que l'Église a droit d'attendre des princes chrétiens. Quels sont leurs devoirs, pour faire régner Jésus-Christ sur leurs peuples. Qualités et dispositions qui leur sont nécessaires pour rendre la justice et connaître la vérité.

Dicite filiae Sion: Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion: Voici ton Roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse: paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'évangile de ce jour. Matth. XXI, 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes: *Respice post te, hominem te memento*¹.

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire; et au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël monté, disent-ils, « sur une ânesse, » *sedens super asinam*. Chrétiens, qui n'en rougirait? est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? Est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne? Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines, et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, apprenons avant toutes choses à nous dépouiller de l'ambition et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour, et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le

¹ *Apolog. n° 33.*

secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Jésus-Christ est roi par naissance; il est roi par droit de conquête; il est encore roi par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps: il est roi par droit de conquête; et outre cet empire universel que lui donne sa toute-puissance, il a conquis par son sang, et rassemblé par sa foi, et policé par son Évangile un peuple particulier, recueilli de tous les autres peuples du monde: enfin il est roi par élection; nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous ratifions tous les jours un si digne choix par la profession publique du christianisme. Un si grand Roi doit régner: sans doute qu'une royauté si réelle et fondée sur tant de titres augustes, ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance: c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes, ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avancer de mon propre sens. Que serait-ce qu'un particulier qui se mêlerait d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée: aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Écriture, les sages avertissements des papes, les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révérendé la sainteté et la doctrine.

Et d'abord, pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire sainte pour y lire le sacre du roi Joas¹, fils du roi Joram. Une mère dénaturée et bien éloignée de celle dont la constance infatigable n'a eu de soin ni d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avait été déposée, avait dépouillé ce jeune prince, et usurpé sa couronne durant son bas âge. Mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, chrétiens, ce que dit le texte sacré: *Imposuerunt ei diadema, et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem*: « Ils produisirent le fils du roi devant tout le peuple: ils mirent sur sa tête le diadème et le témoignage; ils lui donnèrent la loi en sa main, et ils l'établirent roi; » Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction: toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on fit retentir

le temple du cri « Vive le roi! » *imprecatique sunt ei, et dixerunt: Vivat rex*²!

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque: car ce témoignage, que l'on met sur lui avec son diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience; mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute, se fasse craindre, et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ Roi des rois, et Jésus-Christ souverain pontife, pour accomplir ces figures met son Évangile sur votre tête, et son Évangile en vos mains; ornement auguste et royal, digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Église. L'Évangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne: l'Évangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre. Mais l'Évangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance: l'Évangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets. Et par là Votre Majesté voit assez, premièrement que Jésus-Christ veut régner sur vous; c'est ce que je montrerai dans mon premier point: et que par vous il veut régner sur vos peuples; mon second point le fera connaître, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

« Les rois régneront par moi, » dit la Sagesse éternelle: *Per me reges regnant*²; et de là nous devons conclure non-seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire qu'aucun y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui, tous les rois régneront; et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils; « et il n'y a sur la terre aucune puissance qu'il n'ait ordonnée: » *Non est potestas, nisi à Deo*, dit l'oracle de l'Écriture³.

Quand il veut faire des conquérants, il fait marcher devant eux son esprit de terreur pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre: « il les prend par la main, » dit le prophète Isaïe. « Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon oint:

¹ *II. Par. XXIII, 11.*

² *Prov. VIII, 15.*

³ *Rom. XIII, 1.*

¹ *II. Par. XXII, 10.*